

PILOTE D'ESSAI Philippe Deleume

«Voir grandir un avion comme un bébé est passionnant»

Tozeur, sud de la Tunisie, octobre 2006. Parti d'Istres quelques heures plus tôt, le Falcon X attend le retour de l'équipe qui entoure Philippe Deleume en chauffant sous un soleil tellement plombé qu'il a écrasé le moindre son. Cela ne suffit pas encore au chef de l'équipe de 15 pilotes d'essai de Dassault Aviation. Malgré les 60 degrés à l'ombre à l'heure du décollage, il prend le cap du désert de sel du Chott el-Jérid qu'il rase à près de 700 km/h pour augmenter encore la température externe. Les ingénieurs veulent vérifier que l'avion reste performant même dans ces conditions extrêmes. Tout fonctionnant parfaitement, Philippe Deleume va, malgré ses plus de 10 000 heures de vol, pouvoir une fois encore se prendre pour Icare. Songe-t-il alors au gamin qui partait à vélo de Versailles à Orly pour rattraper devant les avions? Philippe Deleume répond en tout cas que, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait pas imaginé devenir pilote d'essai chez Dassault, mais que oui: «C'est bien un job de rêve.» Parce que les pilotes d'essai de l'avionneur français sont les seuls à voler à la fois sur des avions d'affaires et des chasseurs, ce qui, traduit dans la langue de Philippe Deleume, signifie mach 0,96 avec le X et mach 1,6 avec un Rafale. Mais aussi parce qu'ils participent à toutes les étapes du développement des avions: des études avant projet à la formation des équipages en passant par le marketing et la livraison. Pour des clients parfois pilotes militaires, comme lui-même qui est sorti de l'École de l'air en 1975, ou stars du business et du sport à l'instar du passionné Ratan Tata et d'une brochette de pilotes de F1 et de pros du golf.

«Voir grandir un avion comme un bébé» est déjà un aspect passionnant de ce métier dans lequel Philippe Deleume a gagné ses galons à l'Imperial Test Pilot School en Angleterre, puis au Centre d'essais en vol d'Istres qui certifie les ULM comme les Airbus. Mais rien ne vaut l'adrénaline des essais extrêmes: du froid polaire qu'il va chercher en pays inuit au Canada aux aéroports d'altitude de La Paz ou Leadville dans le Colorado en passant par les pistes inondées de Cranfield en Grande-Bretagne, le givre et la foudre des cumulonimbus au-dessus de l'Atlantique ou les bourrasques de vent de Keflavik en Islande.



PHOTOS: DR

ALPINISTE ET GUIDE DE MONTAGNE JEAN TROILLET

Jean Troillet est décidément infatigable. A 63 ans, l'alpiniste continue de défier la montagne, particulièrement la chaîne de l'Himalaya. «Je repars au Népal à fin août.» Le premier contact avec ces sommets, le Suisse-Canadien s'en souvient très bien, c'était en 1982. «J'ai ressenti mes gênes de l'altitude là-haut! C'était réellement une sensation de plénitude.» Puis Jean Troillet gravit en 1986 l'Everest avec son compagnon de cordée Erhard Loretan, récemment disparu. En quarante-trois heures aller-retour, un record de vitesse. A ce jour, ce père de trois enfants, domicilié à La Foutly en Valais, compte à son palmarès dix sommets de plus de 8000 mètres. Des ascensions sans oxygène, en style alpin. «Ces instants que l'on partage avec sa cordée dans la nature sont très forts, comme lorsque l'on choisit la voie à prendre. Même si la plupart du temps, il faut savoir revenir sur ses pas quand la montagne dit non.»



HUMORISTE LAURENT FLUTSCH

«Je suis incapable de renoncer à un beau projet.» Laurent Flutsch dort peu. Ce qui permet à l'archéologue de cumuler les jobs de rêve. Connu du public comme protagoniste de l'émission satirique *La soupe* sur la RSR, Laurent Flutsch (50 ans) est dans le civil directeur du Musée archéologique de Lausanne-Vidy à 75%. Il a monté l'exposition actuelle *Avance, Hercule!*. «Des jobs de rêve, j'en ai cinq ou six...», déclare le Vaudois. Il fait de la scène avec le spectacle *Les ravages de l'ennui chez les oursins*. L'auteur écrit pour Yann Lambiel ou Sandrine Viglino et appartient encore à l'équipe du magazine *Vigousse*. «Je suis en fait un paresseux incapable de renoncer à un beau projet. Heureusement, je dors peu... Cinq heures de sommeil me suffisent.» L'archéologue est venu à l'humour grâce à la rencontre de ténors de la RSR en 1997, lors d'une série d'été consacrée aux vestiges gallo-romains. Il participe aux côtés d'Ivan Frésard au lancement de *La soupe est pleine*, en 2000. Depuis, les contributions s'enchaînent, tandis qu'il s'évertue à jongler avec le tout. «Je devrais lâcher l'une ou l'autre de mes activités. Mais je ne peux pas. J'aime tout.»



OENOLOGUE SIMONE DE MONTMOLLIN

«L'œnologie ne se résume pas aux dégustations.» Simone de Montmollin vit pleinement sa passion pour la biochimie et le vin. «La famille de mon père tenait un domaine viticole en Allemagne. J'ai toujours baigné dans cet univers. L'œnologie alliait mon intérêt pour la biochimie et pour le vin comme produit synonyme de plaisir et de partage.» Directrice de l'Union suisse des œnologues, Simone de Montmollin apprécie la diversité du métier. «L'œnologie est un chercheur, un vigneron, un commerçant ou encore un vulgarisateur.» Formée à l'École d'ingénieurs de Changins, cette candidate genevoise PLR aux élections fédérales a embrassé cette carrière sur le tard, après avoir développé un projet de communication dans le secteur médical. Et les dégustations? «Bien sûr, c'est un exercice passionnant dans lequel beaucoup se spécialisent. Je regrette le manque d'humilité chez certains devant le travail du viticulteur. Le vin est un produit vivant qui exprime à la fois la terre et le travail humain de création. Ce métier ne va pas sans crève-cœur, comme lorsque vous voyez une année de travail anéantie par dix minutes de grêle.»

